

Claire Genoux

Faire feu

poèmes

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES PAR



Etat de Vaud

● L ● a ● u ● s ● a ● n ● n ● e ● ●

«FAIRE FEU»,
DEUX CENT QUATRE-VINGT-QUATRIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LES COLLABORATIONS
DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-285-0
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2011 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

à Margaux

*Un seul devoir t'attend dans le couloir piégé
où tu vas en aveugle: faire feu*

ALEXANDRE VOISARD

UNE FOIS FRANCHI LE CORPS

MATERNITÉ

Écrire ne m'aide en rien
c'est cassée qu'il faudra
le soustraire par tranches
à cette nuit où tout n'est pas dit
faisant passer à travers moi
sa sciure et le sommeil de son voyage

PLUIE CHAUDE

Au-delà des vitres et des flocons géants
il pousse à l'aveugle
me bascule vers le vide
je deviens cette bête lourde
dans le nœud rêche du soir

continuer n'est-ce pas
à le tremper dans la glu
à rassembler ce qu'il dépose en moi
ce bruit sourd de boule qui tourne
qui monte jusqu'à la gorge
entre les dents

À PEINE TENUS

Se colle à des mondes à peine tenus au mien
à des fontaines gelées à des jardins défaits
ranimant la cendre la plus simple de l'être
on voudrait récupérer quelque chose de soi qui fait mal
aller plus vite que cette part d'ombre
qui râpe contre lui
et trie dans le bois des blessures

NUDITÉ

Oubliant que je le conduis vers la mort
parvenir à me glisser
innocente et nue
dans le fleuve des blés

GRAINE OU SALIVE

Quel qu'il soit
– graine ou salive près de mes os
suspendu dans le qui-vive des cris
on me le volera
et je repartirai peut-être sans rien
sous l'épuisement des lampes
la chair longtemps restera claire
agrandie par la mélancolie des mots
qui font cogner l'enfant au cuir du ventre

TOUTES LES SOIFS

Dans les restes de repas mes mains tendues
tremblent comme une laine
se brûlent au pain des heures passées
l'un et l'autre ne disons mot de ce qui encombre
de ce qu'il faut de travail contre soi
pour arriver à descendre
dans l'éternité la plus friable du corps
là où s'éprouve le pêle-mêle de toutes les soifs

NE PAS FORCER

À ne pas forcer la caresse du matin
qui sait si la peur ne finirait pas
par se casser toute seule
comme un soleil doux

VINGT-CINQ JUILLET

Il tombera sur la maille de l'herbe
mal enveloppé par mes mains creuses
brillant de sel et de collures de sang
mes bras ne suffiront pas pour l'accueillir
il faudra trouer ma propre peau
en faire un duvet pour ses pieds blancs
ainsi je le promettrai à la faux
nouant son âme au feu visible du monde

ORIGINE

Peu importe
d'où je viens où je vais
tout mon corps y passera

dites seulement s'il faut me cacher plus loin
au fond des champs qui cernent ma maison
car la peur me force à devenir
cet animal qui fuit
qui comprend que tôt ou tard on va l'abattre

SA LUMIÈRE

Sa lumière est là d'un coup
dressée sous la veste du ventre
et personne ne vient pour aider
pour aller le prendre dans sa nuit
– si douloureux est de déchirer
la flamme grasse de ses cris
de la rouler à la fontaine étroite de l'air

JOUR DE FÊTE

Va
prépare tes manches
trempe tes doigts dans l'épais tissu des fleurs
et cours sans crainte vers les branches
ouvertes au fer rouge par l'orage

demain les mots te tomberont de la bouche
tu retrouveras le torrent de ton âge
qui coule plus haut que toi
et les labyrinthes de fraises effrayés par le vent
leur sang brillant t'aura sauvée du pire

va
remonte tout près de ton rire d'enfant
demain tu tiendras l'été dans ta main

LE DEHORS ET LE DEDANS

Quelque chose a été retranché
mais où
on hasarde un geste
on se rattache au connu
là dans les jambes ce terrain vague
on n'en croit pas ses mains

à cet endroit précis de la violence
dans les boursoufflures
dans la douceur
quelque chose se ressoude aux doigts

AU SEUIL

Lui faire de la place
laver sa bouche
tous les débris toutes les langues qu'il parle
baigner sa pâte contre la rive du matin
aller droit dans l'absence qui frôle
avec ce mince bagage à la taille
sans suivre la pluie qui appelle
sans trop pencher vers le vide

COMPAGNE DE NUIT

La poche où s'est construit le corps
à l'instant où je m'en débarrasse
– moisson brillante et noire
je sens bien qu'un peu de vie s'en va

est-ce trop tard pour se recommencer un bonheur
dégeler quelque chose dans toute cette masse
que la joie dessus ne se referme pas

PRIÈRE

Vous
forêts des fables
ne m'oubliez pas
grimpez le long de la neige
promenez vers moi votre lune douce
et sous vos arbres de solitude
conservez-moi une ombre

FIDÉLITÉ

Pourquoi cette fidélité aux larmes
aux premiers givres d'octobre
si pauvre fenêtre à son voyage futur
et que me reste-t-il de bras
pour servir son enfance sans qu'elle soit seulement
souvenir de la mienne

MÊME LE SOMMEIL

Tout a été raclé d'un coup
maintenant même le sommeil fait mal
comme une clôture
qui vient se coudre aux lèvres

ROUTE RUGUEUSE

J'ai tué en moi le vide
la route rugueuse au beau vert de feuilles
allant à mes terres sûres
vers une paix jamais donnée
mais remplie d'os et de sève
de vent filtré au cordon des ombres

DÉLIVRANCE

Déposer cette insuffisance d'être à soi
ce qui demande tant de temps à venir
et à trouver son nom
dans une lumière qui n'est pas celle du jour
dans un silence qui sera pareil jusqu'à la fin du corps

ACHARNEMENT

Il m'a jeté à la figure ses oiseaux de chair
je fouille dans le tas
m'écorche à la rouille des promenades forcées
cherchant de quoi aimer sans fin
mais rien ne tient
aucune parole
seule l'ivresse soulève parfois une joie froide

PARTIR EN ARRACHANT

Partir en arrachant tout des chemins
quand personne ne voit ce qui déborde
quitter les visages où brûle la pluie des cris
peut-être en a-t-il été question chaque jour
depuis qu'il est là
les larmes finiront par se tasser
au plus pressé des branches

à ceux qui demanderont pourquoi
je dirai que ce corps était mon unique vêtement
qu'il était neuf et à moi seulement

FRUIT

L'enfant n'est pas de moi
– son étoffe de peau tiède
mais alors d'où vient-il
de quelle boue retournée
fruit de quelle faille
et s'il n'est pas de moi
de qui est-il

LÀ

Là quelque part
je tombe
sans personne
– et il pleut

L'EAU ET LE FEU

Plus tard seulement
au nom des pères
à son premier habit noir
je le laisserai courir dans le décor des tombes
lui ferai sentir les murs qui respirent
sous l'herbe à peine levée
et la veine mouillée des bouches
le sang de chaque fleur

ce chantier-là
grand comme une vie d'homme
il pourra toucher au pied des arbres
ses pierres incandescentes

CE TREMBLEMENT

Il demande d'où ça vient ce tremblement
ces phrases glapies contre les lampes
et pourquoi je dors la tête rompue
sous les portes qui claquent

il demande que je me taise
que je ne lui écrive pas
jamais
aucun texte
aucune histoire
que je ne m'éternise pas
que je ne parle de rien

que je fasse juste briller sur nous
la lune haute

LES FLOCONS

Dans la feuille jaune des draps
je laisse tout aller
sa faim chaude sur ma poitrine
le rougeoiement de sa flamme
et les enfants de ses enfants
– ces flocons déjà si pleins à la veille de fleurir

ainsi tout pourrait recommencer

L'INDÉLÉBILE

C'est aussi mon travail silencieux de mère
dans les fêtes d'aller seule
intacte
sidérante
sans chemise pour mes blessures
me perdant
comme avant
faisant brûler mes seins
à la poudre des bois noirs

mais il n'y a plus d'avant